

Alba Donati

La Librairie sur la colline

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française

© 2022, Alba Donati

All rights reserved

Titre de l'édition originale :

La libreria sulla collina

(Einaudi, Turin)

Dépôt légal : octobre 2022

ISBN : 978-2-38361-130-1

*À ma drôle de famille
faite de dates et de noms inexacts*

« Romano, j'aimerais ouvrir une librairie là où
je vis.
– Bien, combien d'habitants y a-t-il ?
– 180.
– Bon, 180 000 divisé par...
– Pas 180 000, 180.
– Tu es folle. »

Conversation téléphonique avec Romano Montroni,
ancien directeur des librairies Feltrinelli.

*Il était une fois une maison de poupée qui
appartenait à une reine... une maison de poupée
si joliment fabriquée qu'on venait parfois de loin
pour l'admirer.*

Vita Sackville-West,
*Les Secrets et enchantements de la maison de poupée
de la reine d'Angleterre**

* Traduction de Christian Demilly, Grasset & Fasquelle, 2018. (Toutes les notes
sont de la traductrice.)

JANVIER

20 JANVIER

Toutes les petites filles sont malheureuses, chacune à sa façon, et moi, je l'ai été énormément. Sans doute la faute au mariage de mon frère qui m'a surprise à l'âge de six ans, à une mère plutôt archaïque ou encore aux brimades champêtres de mes camarades, aujourd'hui je joue avec toi, demain je jouerai avec une autre.

Depuis que j'ai ouvert la librairie, il n'y a pas de conversation qui ne comporte cette question : « Comment l'idée d'ouvrir une librairie dans un village perdu de cent quatre-vingts habitants vous est-elle venue à l'esprit ? »

Aujourd'hui j'ai fait de nombreux paquets. Une dame de Salerne fête la Saint-Valentin de la façon suivante : elle achète pour l'une de ses filles un recueil de poèmes d'Emily Dickinson, le calendrier d'Emily Dickinson et « Emily », un parfum à base d'essence d'osmanthe ; pour l'autre, un livre d'Emily, le calendrier d'Emily, ainsi qu'un bracelet composé de pétales de rose et de gypsophile. Comme si cela ne suffisait pas, elle s'offre l'*Herbarium* de la toujours bien-aimée Emily et le calendrier.

Comment cette idée m'est-elle venue à l'esprit ? Les choses ne viennent pas à l'esprit, les choses couvent, lèvent, encombrant notre imagination pendant que nous dormons. Les choses possèdent leurs propres jambes, elles parcourent

un chemin parallèle dans un lieu intérieur dont nous ignorons l'emplacement, puis toquent brusquement : Nous voici, nous sommes tes idées, prêtes à être écoutées. L'idée de la librairie était certainement tapie dans les replis de ce lieu sombre et joyeux qu'on nomme l'enfance.

Elle s'est nourrie de l'affaire Lavorini*, le premier enfant assassiné dont je me souviens, retrouvé près de Viareggio, une histoire que j'entendais tous les après-midi chez mon grand-père, possesseur d'un magnétophone. Non que grand-père Tullio fût très en avance sur son temps, contrairement à mes tantes, modernes et libertines (au dire du village). Elles me mettaient un peu mal à l'aise, mais je les adorais.

Sur le second plateau de la balance se tenait ma tante Poldà, sœur de ma mère, agricultrice, une formidable bonne pâte qui, entre autres, ne s'est jamais mariée, ce dont elle était fière. Je passais mes journées à déboutonner et reboutonner son cardigan, une excuse pour écouter ses histoires, blottie entre ses bras. Il y avait aussi tante Feny, pour l'état civil Fenysia, gouvernante, une femme menue et forte, timide et savante, celle qui, en m'offrant les livres que lui donnaient ses patrons, m'initia à la lecture des romans.

C'est en pensant à elle que j'ai baptisé Fenysia l'École des langages de la culture que j'ai fondée avec Pierpaolo, mon compagnon, il y a quelques années. Veiller au savoir me semblait aussi nécessaire que préparer un bon minestrone, art dans lequel cette tante excellait.

Les histoires que me racontait ma mère, en revanche, auraient pu tuer un dinosaure du pléistocène. Sa préférée mettait en scène une fillette qui s'endormait au pied d'un arbre pendant que sa

* Ce premier rapt et meurtre d'enfant (Ermanno Lavorini avait douze ans) en Italie, en janvier 1969, suscita un grand battage médiatique.

maman travaillait aux champs. Soudain survenait une couleuvre qui se glissait dans sa gorge. Par chance, il s'est produit dans cette zone de ma mémoire un black-out des plus sains qui figea ce qu'il était possible de sauver et que, de fait, Lucia, psychanalyste, sauverait bien plus tard en douze années de thérapie.

Le village était petit et je l'aimais : je dessinais la montagne qui se dressait devant la maison au printemps, à l'été, en automne et en hiver, comme s'il s'agissait du Kilimandjaro. L'ailleurs, dirait un philosophe, se situe là où vous n'êtes jamais allé. Et moi, je ne suis jamais allée dans la montagne d'en face. J'adorais le givre qui recouvrait les champs, on aurait dit du cristal, comme celui du château de la Belle au bois dormant. Et puis j'adorais les fourmis, les efforts qu'elles déployaient pour vivre. Oui, car quand vous habitez une maison sans chauffage, sans salle de bains, et que vos yeux, vos mains et même vos oreilles s'affolent, il est normal d'envisager la mort.

Mon père ne figure pas dans ce petit tableau d'introduction. De fait, il me manquait énormément et lorsqu'il s'asseyait près de mon petit lit, que je considérais parfois comme mon lit de mort, mes yeux, mes mains et mes oreilles cessaient de s'affoler, le monde redevenait un spectacle supportable.

Je commence par hasard ce journal intime le 20 janvier, jour où débute *Lenz*, le récit de Georg Büchner. C'est aussi celui que le poète Paul Celan place au centre de son discours, à la remise du prix portant le nom de l'écrivain allemand, le 22 octobre 1960, soit neuf ans, cinq mois et vingt-neuf jours avant de se jeter dans la Seine, du pont Mirabeau. Parce que les dates sont importantes et que chacun de nous possède son 20 janvier, jour où Lenz abandonne tout et part.

C'est aussi un 20 janvier, en 1943, que partit le premier mari de ma mère. Comme tous les chasseurs alpins, il avait

reçu l'ordre de quitter le Don et de se retirer. Au cours des quelques jours qui s'ensuivraient, l'épilogue de la guerre de Russie, cinquante et un mille soldats perdirent la vie. Il faisait moins quarante degrés et quantité d'hommes n'avaient même pas de chaussures.

Iole, ma mère, avait vingt-quatre ans ; Marino, son mari, vingt-huit ; mon frère, Giuliano, six mois. La famille qui n'a pas existé s'est brisée du côté de Voronej, lieu où le poète Ossip Mandelstam s'était installé avant d'être déporté dans un camp en Sibérie et d'y mourir.

*O, laisse-moi, lâche-moi, Voronej
Vais-je encore choir ou bien m'envolerai-je,
Es-tu mirage ou neige qui dévore ?
Voronej : piège, Voronej : jet de mort* !*

Ma mère attendit encore et encore, mais aucune nouvelle de Marino ne vint, comme s'il avait été englouti par la steppe. Les nouvelles officielles dans les registres militaires s'achevèrent le 23 janvier 1943, puis plus rien n'arriva. Sinon une pension de guerre versée aux épouses de tous les disparus.

Mandelstam m'a conduite par la main au cœur de la steppe qui avait fait pleurer ma mère, comme je l'apprendrais plus tard.

En attendant, je quitte tout, moi aussi : la plus belle ville du monde, un emploi enviable et un bel appartement près de la Bibliothèque nationale. Je retourne au village voir si la couleuvre s'est envolée et si, par hasard, la fillette au pied de l'arbre n'était pas Alice au pays des merveilles tout juste endormie.

* Ossip Mandelstam, *Les Cahiers de Voronej (1935-1937)*, traduction d'Henri Abril, Circé, 1999.